

# MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin d'information n° 6

Mai 2001

## C'était il y a 60 ans

par *Henry Bulawko*

**L**e temps passe vite. De nombreux acteurs de la période à la fois glorieuse (la Résistance et le Sauvetage) et tragique (la Déportation) ont disparu. Mais la Mémoire ne saurait s'estomper. Aux côtés des survivants, il y a les enfants cachés, les fils et filles et ceux qui, peu à peu, s'affirment comme les héritiers de la Mémoire. En mai, on s'est retrouvé à Pithiviers et Beaulieu-la-Rolande pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de la création des premiers camps d'internement en France.

En août (le 20 précisément) ce sera le 60<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture du Camp de Drancy, qui allait devenir « l'antichambre des camps de la mort ».

Il faudra trouver la forme pour évoquer cette date (en plein été), car Drancy fut la plaque tournante des arrestations, internements, et déportations des Juifs vers ce « pitchipoï » in-

▶ ▶ ▶ suite page 5

**C**omme les trois mousquetaires nous étions quatre, unis comme les cinq doigts de la main. Pour ne pas être ennuyeux, j'essaie d'être drôle, mais

## Les copains d'alors

En souvenir d'Henri, Marcel et les autres  
par *Victor Zigelman*

ne vous y trompez pas, la vie elle, est toujours tragi-comique et cette histoire qui commence bien, finit mal.

Nous étions donc quatre copains d'école, la bande des quatre, Marcel, Henri, Ernest et moi. Pendant des années dans les mêmes classes à la Communale, 98 avenue de la République à Paris, du même milieu juif immigré, le yiddish parlé à la maison. Même quartier, familles plus que modestes. Ces

**V**ilnius, Vilna, Vilno, c'était autrefois la « Jérusalem du Nord » avec ses 96 synagogues, une vie culturelle, littéraire, religieuse, sans doute unique en Europe. Presque la moitié de la population était juive. Aujourd'hui il ne reste environ que 5000 Juifs, mais une grande statue du célèbre *Gaon de Vilna* trône dans la rue qui porte son nom.

Le souvenir du passé et de son rayonnement, on peut le chercher dans les petites rues de l'ancien quartier juif, transfor-

La photo du grand-père de Rachel parmi d'autres, et légendée « Un vieux Juif sortant de la synagogue »



## Les photographies ont-elles une âme ?

par *Rachel Cheigam*

mé en ghetto durant l'occupation allemande, et y replacer en rêve, les habitants de Méah Shearim. Mais on peut et on doit le

faire, en allant visiter les deux musées juifs et la seule synagogue qui n'a pas été détruite, à cause de sa beauté ; elle avait la chance de se trouver en dehors des deux ghettos de Vilnius. Aujourd'hui, restaurée, elle brille de toute sa splendeur. Le samedi matin où nous y avons été, l'office était célébré par un hazan extraordinaire, Joseph Malovany, ancien hazan de la prestigieuse synagogue de la 5<sup>e</sup> avenue de New York et professeur de musique religieuse à la Yeshiva University.

*L'assassin habite au 21* chacun traitait sa spécialité, les trois autres recopiaient. C'était vite expédié, on pouvait aller jouer au square Parmentier. En 1938, le "certif" réussi à 12 ans par tous les quatre. Doués, on avait d'emblée atteint Bac moins 6 ! Marcel, le plus brillant et le plus politisé

Le lendemain soir, au Grand Théâtre, devant une salle comble eut lieu un concert de musique juive où Joseph Malovany et Éva Ben Zvi étaient accompagnés par l'Orchestre National de Lituanie et les chorales « Azuolinkas » et « Jauna Muzika » très importantes par le nombre de chanteurs et le talent de tous.

Dois-je l'avouer, je ne garde qu'un souvenir confus du musée. Pourtant, ma sœur et moi nous nous sommes arrêtées longuement devant chaque vitrine. La plupart de ces reliques avaient été cachées. D'autres ont été offertes par de rares survivants ou

▶ ▶ ▶ suite page 4

▶ ▶ ▶ suite page 5

Ce mois de mai que l'on dit joli, est propice aux célébrations variées. La veille du premier mai de cette année, j'appris par la radio qu'un dirigeant d'un des plus importants syndicats de travailleurs ne serait pas présent dans le défilé traditionnel, mais de plus, ne serait même pas en France. Je me suis dit que les choses n'étaient plus ce qu'elles étaient !

Et, je me suis souvenu du défilé du premier mai, à Paris, en 1946 ou 1947 (je ne suis pas sûr de l'année) où mon père m'emmena avec lui.

Ce défilé partait de la place de la Nation pour se terminer place de la République, empruntant probablement le boulevard Voltaire. Si je dis probablement, c'est parce que mon souvenir n'est pas assez précis à ce propos, car je venais d'arriver de province, où j'avais presque toujours vécu, aussi le nom de rues ne m'était pas familier.

Dans mon souvenir d'enfant de 12/13 ans, ce qui me reste c'était l'impressionnante masse de gens qui participaient à ce défilé; jamais je n'avais vu autant de personnes ensemble dans un même lieu; le boulevard était envahi de gens au coude à coude, depuis le début du cortège jusqu'à la fin, une mer humaine !

À cette époque, il n'y avait pas de mégaphone, mais comme aujourd'hui les manifestants scandaient des slogans qui ne pouvaient, dans ces conditions, ne s'entendre qu'à proximité.

Contraste avec notre temps actuel, les gens étaient graves, sérieux, et si la joie n'était pas absente, elle s'exprimait plus par le sourire que par de grands éclats de rire. Pas l'ambiance actuelle des rassemblements politiques; pas de fête avec des batteries de tambours confectionnés avec des vieux fûts de pétrole; pas de spectacles exhibitionnistes présentés par des gens déguisés en objets drôles, non rien de tel.

Était-ce le passage rapide de 40 millions de pétainistes à 40 millions de gaullistes ou les difficultés et les soucis subis pendant les semaines ou mois précédents, qui d'ailleurs continuaient ? Le rationnement alimentaire existait toujours, se loger relevait du parcours du combattant, et pour certains la réinsertion sociale et familiale était plus que préoccupante.

Le défilé était organisé par les syndicats ouvriers, et en position dominante par la CGT et le Parti Communiste, très puissants à ce moment. Je me souviens des banderoles annonçant les sections syndicales des départements de France.

J'étais aussi très impressionné par la largeur

de cette rue que par sa longueur, je devais penser qu'elle ne finissait jamais ! Autre fascination dont le souvenir m'amuse aujourd'hui encore, c'était la répercussion des fragments de discours que prononçaient les grands chefs politiques d'alors. Le son de ces allocutions était transmis tout le long du parcours par de gigantesques haut-parleurs accrochés dans les arbres. Haut-parleurs en forme d'immenses entonnoirs qui

## En mai, que fait-on ?

par Marcel Apeloig

reproduisaient surtout la puissance de la voix et assez peu la précision des propos. Je me souviens que l'on entendait : « *amarades, rades, rades, rades...* » « *iberté, té, té, té...* » qui se répercutaient en nuages sonores et qui semblaient galvaniser la foule. Moi, je marchais à côté de mon père.

J'étais content. Depuis peu, moi aussi, j'avais maintenant un père. Je commençais une vie de famille.

Ce père, habillé assez comme tous les autres gens qui nous côtoyaient, et qui marchaient à côté de nous. Habits d'ouvriers, veste et pantalon parfois assortis, mais provenant de la confection bon marché d'alors, mal ajustés, faisant des plis partout. Souvent une casquette penchant sur le côté ou encore parfois, un béret (dont tout le monde sait que ce n'a pas de sens !). C'était le vêtement courant des ouvriers ou petits artisans, lorsqu'ils ne portaient pas leurs vêtements professionnels, blouses, cottes, ou autres bleus ou bourgeons. Celui de petites gens, pauvres, mais pas miséreux.

Et puis ce jour-là, tous ces gens étaient riches, riches d'un immense espoir, la liberté enfin retrouvée après ces années de traque, de clandestinité, de combats divers et de peur permanente. Cela, bien sûr je ne le savais pas à ce moment.

Je me contentais de voir, d'entendre et d'apprendre ce monde qui allait être le mien.

Et puis ce mois de mai, où le huit on commémore la fin de la guerre, m'a rappelé le souvenir d'un événement que j'avais vécu en 1944, là-bas en Bretagne, dans cette petite ville où j'avais passé l'essentiel de la durée de la guerre.

« *Regarde ce pauvre gars, affalé dans le fossé, va lui porter à boire !* » me dit Jeanne, la dame qui m'hébergeait, en me tendant une bouteille et un verre.

Depuis la nuit précédente, les troupes allemandes de la région quittaient leurs cantonnements et garnisons. Ils fuyaient l'avance des armées alliées qui avaient débarqué en Normandie, quelques semaines auparavant.

Une partie de l'armée allemande passait par cette petite ville.

Je me souviens de ces soldats marchant d'un pas pressé, martelant le sol avec leur bottes; si certains, la majorité, marchaient, d'autres pédalaient juchés sur des bicyclettes aux pédales garnies de réfléchissants jaunes orangé, ou tout simplement sur un vélo ordinaire volé quelque part; ils étaient tellement las de marcher qu'ils

s'emparaient de toute bicyclette qui traînait; quelques habitants de la ville ont comme cela vu disparaître pour toujours, leur vélo, objet bien rare à cette époque. J'en ai entendu parler pendant longtemps encore après le passage de ces « fridolins » !

Ce reste d'armée utilisait encore les chevaux aussi, certains de ces soldats se déplaçaient à cheval. (des privilégiés !). Les chevaux étaient réquisitionnés sans espoir de retour pour le fermier qui subissait cet « emprunt ».

Certains soldats étaient jeunes, même très jeunes.

Celui qui était assis, affalé plutôt, sur le talus était un tout jeune et pauvre gars. Il me prit le verre et but avec avidité. Un autre, et puis un autre, voyant cette boisson disponible, se précipitèrent eux aussi, pour se désaltérer. Bientôt ils furent rappelés aux ordres et durent continuer leur marche. Ils étaient surchargés. Sac à dos, masque à gaz, bidons, et fusil, tout ce « barda » brinquebalait le long de leurs jambes. Quelle allure ! Je me souviens d'une sorte de débandade.

Eh oui, cette fière armée qui s'était installée victorieusement quelque quatre ans auparavant quittait les lieux précipitamment, un peu la queue entre les jambes.

Ils passèrent comme cela pendant une bonne journée.

Deux ou trois jours après, en pleine journée, l'on entendit : « *Vite, venez voir, les maquisards sont là !* » Effectivement sur la place, derrière l'église, venait de s'arrêter, une voiture noire (une traction avant Citroën) avec, peint sur les portières, en grandes lettres blanches : « F.F.I ». Couchés sur les ailes avant, deux hommes tenaient un fusil.

C'étaient « les maquisards » !

Mais ceci est une autre histoire ■

Tous les textes publiés le sont sous la responsabilité de leurs auteurs

# Les Juifs du bout du monde

par  
Daisy Infeld-Lopata

Ils vivent à l'autre bout du monde : l'Australie. Très beau pays, mais pour y arriver, il faut 20 heures d'avion, minimum. Enfin, c'est là que vivent mes

enfants.

L'émigration des Juifs d'Europe eut lieu vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand ils fuyaient les pogroms; beaucoup choisirent les États Unis, mais certains ont préféré l'Australie et pour les Askenazes, plutôt la ville de Melbourne. L'Australie, vaste pays et sous-peuplé était demandeur de main-d'œuvre, aussi l'intégration fut rapide. Après la deuxième guerre mondiale, beaucoup de survivants de la Shoah sont venus rejoindre ceux qui avaient fait le voyage avant eux. Très peu de Français émigrent vers ce pays, et ceux qui l'ont fait reviennent très souvent.

J'ai été très agréablement surprise de voir que mes petites filles fréquentaient l'école juive, « Sholem Aleichem », de Melbourne où le yiddish tient une très grande place dans l'enseignement, à commencer par le jardin d'enfants (kinder garden) où va ma petite fille de quatre ans. Les enseignants leur parlent en yiddish, les enfants apprennent des chansons et des textes en yiddish. C'est une école libérale où l'on respecte les traditions.

J'y étais pour « Pourim », il y eut une très grande fête, les enfants étaient déguisés en costumes traditionnels. Ma petite fille était la reine Esther. Beaucoup pensent que le Yiddish va disparaître, mais je ne le crois pas, beaucoup de jeunes s'intéressent à cette culture, riche de littérature et de traditions.

À Melbourne, il y a aussi un Musée de la Shoah (The Holocaust Museum). De nombreux professeurs y amènent leurs élèves. Plus de 20 000 enfants chaque année visitent le Musée où des survivants de la Shoah donnent des conférences, expliquent ce qu'ils ont vécu et répondent aux questions que les enfants ne manquent pas de poser ■

**MÉMOIRE JUIVE DE PARIS**  
17 rue Geoffroy l'Asnier - 75004  
PARIS  
Tél: 01 42 77 44 72  
Fax: 01 48 87 15 20  
e-mail:  
fwatt@club-internet.fr  
apeloigm@club-internet.fr

J'ai très bien connu Samuel Schwartzbard. C'était un ami de mon père. Ensemble, ils avaient fait la guerre de 1914-1918. Comme beaucoup d'immigrés juifs (et non-juifs), ils s'étaient engagés dès le début des hostilités pour défendre cette France où ils aimaient vivre.

Après la guerre, Schwartzbard avait reconstruit à Paris, un officier cosaque, célèbre pour les pogroms qu'il avait menés joyeusement en Ukraine.

déporté en Sibérie d'où il s'était évadé pour venir en France. Lorsqu'il se retrouvait avec mon père et Schwartzbard, la discussion débouchait toujours sur le rappel de ces pogroms. Comme aujourd'hui, on se souvient des horreurs nazies.

Eh bien, près de 70 ans plus tard, je trouve que la communauté juive de France a mal fait son travail de mémoire. Les acteurs de cette époque sont peut-être morts, mais il ne faudrait pas que les jeunes générations oublient Samuel Schwartzbard.

## Vous souvenez-vous de Samuel Schwartzbard ?

par Albert Trétiack

Schwartzbard dont la famille avait été victime des « pogromniks » s'est donc mis en quête de l'officier Petlioura (1). Celui-ci coulait à Paris la douce vie mondaine des exilés russes blancs. En bon horloger qu'il était, Schwartzbard a pisté sa cible, minute par minute, et à son heure, le 25 mai 1926, il l'a abattu à la terrasse d'un café du Quartier Latin.

Les Français ont toujours été triands de faits divers, et celui-ci a fait la « une » de tous les journaux.

Mon père m'a raconté que la communauté juive avait été, à l'époque, très divisée. Certains craignaient que ce procès réveille l'antisémitisme endémique en France, « l'Affaire Dreyfus » n'était pas si lointaine, d'autres au contraire, applaudissaient. Et puis l'événement est devenu international. Les Américains, par

exemple, ont envoyé de l'argent pour couvrir les frais du procès. Deux avocats célèbres, l'un pour Schwartzbard et l'autre pour la famille de Petlioura, se sont chargés des dossiers. En ce temps-là, les micros n'existaient pas, les avocats devaient posséder une voix de stentor pour exposer leurs arguments. Au cours du procès, la plaidoirie de l'avocat de Schwartzbard Henry Torres bouleversa les foules. Les Français découvrirent l'ampleur de ces pogroms dont ils avaient entendu parler, et à l'étonnement de certains et à la joie des autres, Schwartzbard fut acquitté ! Le rayonnement de cette décision de justice fut immense. Un de mes oncles avait participé à la révolution russe de 1905; il avait été arrêté et

Son acte, petit fait divers de l'histoire de France, fut un pas important dans l'histoire de l'humanité puisqu'il entraîna la création de la LICA (Ligue Internationale Contre l'Antisémitisme). Mon père a toujours été très fier d'avoir participé à la défense de son ami, et Schwartzbard fut ensuite invité dans le monde entier pour donner des conférences. En son temps il fut un homme célèbre.

Tandis que, comme pour certains criminels nazis, il est aujourd'hui des admirateurs de Petlioura pour tenter de réhabiliter sa mé-

moire, la communauté juive s'honorait en n'oubliant pas la mémoire de Samuel Schwartzbard. L'homme qui tomba sous les balles de son revolver aurait été, de nos jours, arrêté et traduit devant un tribunal pénal international pour crimes contre l'humanité.

Ainsi, à l'égal de

certaines actes de résistance, tel celui du colonel Fabien dont l'assassinat d'un officier allemand est rappelé à tous par une station de métro et une place de Paris qui portent son nom, ne pourrait-on pas imaginer qu'au moins une plaque commémorative soit posée, là où Schwartzbard exécuta l'assassin d'innombrables Juifs, ou, à défaut, là où s'élevait autrefois sa boutique (rue Bichat dans le quartier de Belleville) ?

Ce serait par-delà les années, un acte non seulement de mémoire, mais de vigilance renouvelée et de légitime fierté ■

(1) Simon Vassilievitch Petlioura, homme politique ukrainien (1879-1926) Militant nationaliste.



Samuel Schwartzbard (au centre) savoure sa libération en famille chez son frère.

# LES COPAINS D'ALORS

► ► ► suite de la page 1

d'entre nous, nous épatait par ses connaissances. On l'écoutait raconter les débuts de Lénine dans son journal « L'Iskra » (l'Étincelle), que le Communisme serait « les Soviétiques plus l'électricité » — beaucoup d'électricité — ! On lisait *Mon camarade* par conviction, mais on préférait *Mickey*. Du jour où Marcel nous révéla que Victor Hugo à 16 ans avait écrit *Han d'Island* et *Bug-Jargal*, ne doutant de rien on décida d'écrire un roman à quatre mains. Ce que Hugo avait fait seul, on pouvait bien le faire à quatre ! Il faut croire que l'œuvre n'était pas mûre puisque mort-née, elle ne vit jamais le jour. Requiescat in pace !

C'était le temps des confidences. Timides, notre sujet essentiel était ces êtres étranges, fascinants et intouchables dont on ignorait le mode d'emploi : les filles. La montée de la sève nous agitait. Ernest Buchwald était le plus imaginaire, un tantinet fabulateur. Moi, j'étais plutôt branché Jules Verne. Dans *l'île mystérieuse*, Cyrus Smith m'émerveillait : rien n'était impossible à l'Homme, même sur une île déserte. Henri Tuchklaper, lui, la politique n'était pas trop son truc. Il adorait l'Aventure et son héros était Henri de Monfreid en Mer Rouge. Côté philosophie, aux questions du sens et de la finalité, il essayait de nous convaincre de la prédestination, « *tout est écrit* ». Son économiste favori était Jacques Duboin (aujourd'hui inconnu) qui prêchait l'économie distributive. Moi, j'étais plutôt séduit par André Lorulot, un vieil anar anticatolique.

Les médias parlaient de la guerre. On mobilisait. Les lampadaires étaient assombrés. La nuit, les rues étaient noires, on circulait avec des lampes de poche et masque à gaz. Les vitrines étaient protégées par des croisillons de bandes de papier kraft collées.

Nos aventures, c'était surtout explorer Paris, les musées, lécher les vitrines, fouiller chez les bouquinistes. Bref, glander.

L'Aventure au cœur battant c'était le cinéma à la resquille (on n'avait pas d'argent) de préférence les premières exclusivités sur les grands boulevards.

En secret, l'idée de la guerre ne me déplaisait pas. À treize ans, j'allais à mon tour voir et vivre de grands événements, depuis qu'on me bassinait avec les histoires de 14-18. Soudain, la « drôle de guerre » en un mois avait cessé d'être drôle. Avec l'exode, Ernest se retrouva en zone libre et nous ne restions plus que trois.

Tout avait basculé, la tragédie commençait. La nasse s'abattait sur nous, on entraînait dans l'horreur qui nous marquera à jamais.

Adieu l'enfance et fin de la première partie.

Vers la fin 1940, Anja, une militante communiste de la Cité Dupont, qui montrait chez mon père, depuis peu démobilisé, lui apporter des tracts, m'a mis en relation avec Roger T. C'est ainsi que Marcel et moi, on a commencé, à 14 ans 1/2, notre activité militante clandestine.

Grâce à de merveilleux copains, j'allais de découvertes en découvertes. J'absorbais comme une éponge, la *substantifique moelle*, la boussole matérialiste étant dialectique et historique, bardé de certitudes, je touchais aux confins de la connaissance...

Le 13 avril 1941, avec Marcel nous étions dans la manifestation — la dernière à Paris — de Strasbourg Saint-Denis à République, derrière la banderole « *Chassons l'occupant* ». Deux copains arrêtés, Gautherot et Tyszelman, sont fusillés peu après. Dans mon souvenir, nous étions peut-être 100 à 200. Or, à notre dernière expo de la MJDP, Pierre Daix, l'un des organisateurs de cette manif, m'a dit que nous n'étions guère plus d'une cinquantaine.

Une semaine plus tard, mercredi 20 août, la grande rafle des Juifs du XI<sup>e</sup> arrondissement avec l'ouverture de Drancy. Mon père bien que Français, est cueilli au lit à six heures du matin. Je cavale immédiatement avertir le père de Marcel. Déjà prévenu, ce vieux militant communiste préparait sa valise ! Il m'explique : « *il faut rester avec les masses* ». Il est resté avec les masses... de cadavres. Auschwitz allait devenir le zéro absolu de l'Humanité.

Lors d'un tout premier lancer de tracts, sur le marché, boulevard de Charonne, Marcel s'est fait piquer par les flics. Prison du Cherche-Midi, Pithiviers, Drancy puis déportation. Il avait 15 ans !

C'est à ce moment que j'ai commencé à convaincre Henri de se joindre à nous. Il n'était pas chaud, mais lorsque sa mère et sa jeune sœur ont été arrêtées le 16 juillet 1942, il n'y avait plus à hésiter. Je l'ai présenté à H. K., mon « chef », qui l'a fait passer dans les FTP-MOI, me confirmant peu après : « *le plombier, c'est un bon gars* » (grouillot chez un plombier de la rue Sedaine, « *plombier* » était devenu son pseudo).

Henri, je ne l'ai plus revu, sauf une fois, en 1943. J'étais dans un wagon du métro, debout près de la porte donnant sur la voie. La rame était à l'arrêt. Arrive l'autre train dans le sens inverse, s'arrête à la station, et chose incroyable mais vraie, je vous le jure, Henri debout, face à moi comme dans un miroir. Nous étions à 50 centimètres séparés par les deux vitres. On s'est fait un petit signe de tête, façon de dire « *Ça va ?* » « *ça va !* ». Et puis

mon train est parti vers la droite et le sien vers la gauche, vers son destin « *écrit* ». C'est la dernière image que j'ai de lui.

Or, jusqu'en 1978, à la parution du Mémorial de la Déportation de Serge Klarsfeld je ne savais pas ce qu'il était advenu, dans la tourmente, de mon copain Henri Tuchklaper. J'ai évidemment lu et relu le livre page par page, convoi par convoi, pointant la famille, les amis, les voisins. Arrivé à la liste des fusillés du Mont Valérien, je découvre le nom de Tuchklaper, prénom Dominique ! Pourquoi Dominique ? Mystère. Pour tirer les choses au clair j'ai commencé une enquête. Au Mont Valérien, à la mairie de Suresnes, au sommier, je retrouve les actes du procès que je fais traduire de l'allemand. À la mairie du X<sup>e</sup> arrondissement je découvre qu'Henri, sur les papiers était prénommé Nonique. (J'ai là-dessus une hypothèse dont je vous fais grâce). J'imaginais que torturé, la mâchoire peut-être fracassée, quand il a prononcé Nonique, le flic de la B.S.2 (Brigade Spéciale 2) a compris Dominique. Aux archives (sous embargo pendant 60 ans) j'ai pu recopier quelques documents le concernant. D'après David Diamant, dans un livre, Henri aurait, avec J. Kleszelski abattu un soldat allemand et se serait ainsi procuré la première arme des FTP-MOI à Paris. Des actions, des grenadages contre l'armée d'Hitler, il en a reconnu quelques unes, mais mon adresse qu'il connaissait, il ne l'a pas donnée, il n'a rien lâché. J'ai longtemps cherché, en vain, une photo de lui, et en désespoir de cause, pour donner une réalité à ce mort, presque anonyme, j'ai fait un portrait-robot, 40 ans après.

Aujourd'hui encore, les copains d'alors se souviennent de lui.

H.K., notre « responsable » comme on disait à l'époque, se rappelle que le « *plombier* » pouvait toujours, sans montre, donner l'heure à 5 minutes près. Il avait la notion de l'heure infuse comme s'il avait avalé un réveil ! Paulette S., elle, se souvient de ce garçon tellement démuné, qu'il marchait en savates. Au terme d'une longue filature commencée le 5 mai, il est arrêté le 2 juillet 1943 dans sa planque, 14 rue Domat.

Avec André Engros (que j'ai aussi bien



► ► ► suite page 5

## Les copains d'alors

► ► ► suite de la page 4

connu sous le nom de Roger) ils ont été fusillés le premier octobre 1943 à 16 heures 12. Henri avait tout juste 17 ans, André 16 ans 1/2. (1)

J'ai retrouvé leurs tombes dans le carré des fusillés au cimetière d'Ivry-sur-Seine, avec leurs noms gravés sur des croix. Depuis, les croix ont été remplacées par des étoiles. Les deux petits gars sont morts sans avoir seulement connu cette merveille qu'est l'amour et le baiser d'une femme. C'était notre quotidien, c'est devenu de l'Histoire et bientôt ce sera de la légende enjolivée.

Je suis retourné au Mont Valérien, dans la salle où les condamnés attendaient leur exécution, j'ai cherché une trace, un graffiti, une signature. Rien. Un cercueil démantibulé, des plâtres qui s'effritent. Un lieu hanté et de la poussière. Dans la clairière, un poteau déchiqueté. Aux archives qui détenaient plusieurs tirages de sa photo, j'ai pu obtenir enfin un exemplaire que j'ai envoyé à Raymond Kojitski, qui aussitôt m'a téléphoné en pleurant. Dans le film *Des « terroristes » à la retraite* de Mosco, c'est Raymond que l'on voit évoquant son copain « plombier » et le « petit Roger ».

Une plaque devrait être apposée par la Mairie, en mémoire d'Henri, à son domicile au 152 rue du Chemin-Vert à Paris, afin qu'il ne meure pas une seconde fois. Nous ne restons que cinq à l'avoir connu et j'espère que nous serons présents ce jour-là. C'était mon ami intime, mon pote, mon frère pour toujours. Ses cendres, pour moi, sont encore brûlantes ■

V.Z

(1) Rue des Écouffes, dans le « Marais », une plaque rappelle que les trois frères Engros ont été fusillés.



Henri Tuchkloper (à gauche) et André Engros (ci-dessous) au moment de leur arrestation n'avaient pas 17 ans.



## Les photographies ont-elles une âme?

► ► ► suite de la page 1

par des Juifs d'origine lituanienne vivant en d'autres pays. Témoins d'une présence juive commencée officiellement au XII<sup>e</sup> siècle et confirmée au XIV<sup>e</sup> par des privilèges accordés par les Grands Ducs de Lituanie pour attirer les Juifs et presque entièrement détruite par la Shoah où, comme presque partout en Europe de l'Est, des Lituaniens organisèrent des pogroms avant de prêter main-forte aux Allemands, S. S, Gestapo et armée.

Et puis soudain, au milieu d'autres photographies, un choc. L'une d'elles était chez nous, à la maison, à la place d'honneur, et nous vivions tous les jours face à elle. La légende disait tout simplement : « Un vieux Juif sortant de la synagogue ».

C'était notre grand-père !

Nous restions immobiles, la gorge serrée. Un fantôme surgissait du passé et je me revoyais, toute petite fille d'un peu plus de trois ans, contemplant mon grand-père avec adoration et désespoir car il ne s'intéressait guère à moi, mais beaucoup plus à mon frère âgé de cinq ans qu'il aurait voulu garder, afin de lui transmettre son savoir talmudiste qui était, paraît-il, considérable. Mon premier chagrin d'amour !

Mais nous ne pouvions laisser cette inscription anonyme, aussi avons-nous été voir la directrice du musée, qui nous a écoutées avec attention, prenant note de nos indications. Notre grand-père s'appelait Avroum Seigamas et cette photo était tirée d'un film documentaire fait par un ami d'enfance de notre père, Monsieur Vinick, venant de Berlin où nous habitions aussi en 1921-1922. Cette photo a donc été prise à ce moment-là, à Yanova, ville industrielle non loin de Kovno (ap-

pelée aujourd'hui Kaunas) où le quartier « goy » et le « shtetl » étaient nettement séparés.

En 1941, lors de l'invasion allemande, le 22 Av. tous les hommes de Yanova furent massacrés. Un mois plus tard, les 23 et 24 Eloul, ce fut le tour des femmes et des enfants. (Juillet et août 1941) (1) (2)

En anglais, la directrice du musée nous dit : « *Maintenant, je vais vous raconter l'histoire de cette photo. Lorsque les Allemands ont envahi la Lituanie, le directeur du Musée Juif de Kovno a appelé un de ses amis, directeur d'un autre musée et d'une galerie d'art, lui demandant de venir immédiatement cher-*

*cher tout ce qui était dans son musée car il se doutait que tout serait détruit.*

*Hélas, lorsque cet ami directeur, retardé, arriva, il ne trouva que des objets brisés et brûlés. Fouillant les décombres, il en retira cette photo qu'il conserva soigneusement et, des années plus tard, la donna au musée juif de Vilnius qui ne put renaître que le premier octobre 1989, avec l'autorisation des autorités soviétiques, alors maîtres du pays. Au dos de cette*

*photographie figure le cachet : "Musée Juif de Kovno" ».*

Notre grand-père est décédé en 1930, âgé de 88 ans.

Je n'avais jamais revu mon grand-père ! ■

R.C

(1) 2 108 enfants, femmes et hommes ont été massacrés à Yanova.

(2) Le cimetière juif de Yanova a été profané, les pierres tombales ont servi à renforcer les berges du fleuve. Depuis peu, les autorités lituaniennes ont restauré le cimetière en retrouvant dans le sol d'anciennes pierres tombales souvent cassées.

## C'était il y a 60 ans

► ► ► suite de la page 1

connu qui engloutirait la majorité des déportés dans les chambres à gaz et les fours crématoires.

Le troisième rendez-vous avec notre histoire se situe en Juillet : le souvenir de la Grande Rafle du Vélodrome d'Hiver. On sait que cette cérémonie s'est muée en Journée de Commémoration Nationale. Depuis l'an passé, on y rend également hommage aux « Justes de France » grâce à qui on a pu sauver nombre de Juifs, notamment des enfants. Ces dates relèvent de notre Mémoire, et sont naturellement intégrées au travail de la Mémoire Juive de Paris. Pour ce qui est du camp de Drancy (où se tint, récemment, la cérémonie de « repentance de l'Église de France ») nous apprenons que le site va être classé. Une fois, ce classement acquis, la municipalité va y installer un Musée National de la Déportation.

Drancy est le haut lieu de notre Mémoire, avec le Mémorial dû au sculpteur, ancien dé-

porté, Schelomo Selinger, d'où partent des rails menant à un wagon-témoin.

De nouvelles dispositions permettront d'étendre l'audience de ce site comprenant les H.L.M. inachevées (1) où furent parqués près de 70.000 Juifs avant leur déportation vers les camps de la mort. Rappelons à cette occasion, le rôle exemplaire de l'ancien maire de Drancy, Monsieur Maurice Nilès, qui, avec les associations d'anciens déportés et le CRIF, veilla à transformer ce site qui reste le symbole tragique de ces années où l'État français se mit au service de l'occupant pour organiser les rafles et les déportations. La Mémoire peut-être sélective, mais elle se doit de rendre au Camp de Drancy la place qui lui revient. Ce quartier qui fut surnommé « Drancy la Juive » fut un haut-lieu de la Shoah. Ne l'oublions pas ■

H.B

(1) Aujourd'hui, appelées « Cité de la Muette »

## CINÉMA

Si vous vous intéressez, et êtes sensibles aux difficultés que vivent les immigrés, quels qu'ils soient, dans quelque pays que ce soit, un beau film est récemment sorti.

Il s'intitule : « *Little Sénégal* ». Réalisé par un cinéaste algérien, il raconte la recherche que fait un Africain sur ce qu'est devenue sa descendance aux États-Unis.

Le film commence par l'image de l'océan atlantique vu de la porte de sortie de la « Maison des esclaves » dans l'île de Gorée au large de Dakar. De là, sont partis des millions de Noirs provenant du Mali, du Dahomey, du Niger, de la Côte d'Ivoire, etc. Arrachés à leur village, à leur famille, ayant perdu leur identité, devenus tout simplement une marchandise numérotée et répertoriée, ils ont été vendus comme esclaves, maltraités et exploités par des Blancs sans scrupules, aussi bien dans les Antilles, sur le continent américain, dans des états qui allaient, plus tard, constituer les USA. Le film se termine par la même vision, mais entre temps, un contact aura été établi non sans mal entre les Afro-américains et les Africain. Les deux communautés, bien souvent, s'ignorent et se méprisent.

Sans aller plus loin pour ne pas dévoiler une très belle et émouvante histoire, si ce film est encore visible lors de la parution de notre bulletin, ne le manquez pas. Si non, il sera disponible en cassettes vidéo un peu plus tard ■

Marcel Apeloig

## Ils se sont fait un nom

« Pour tous ces artistes qui, à Paris, se croyaient naïvement des hommes libres, il y aura la terrible expérience de la guerre et du nazisme qui feront la part des choses.

*Kikoïne épinglea fièrement au revers de son veston l'étoile jaune. Krémègne se retrouvera dans une ferme, contraint de travailler la terre à la suite d'un "ordre de détachement" du groupe des travailleurs étrangers, avec la mention Juif.*

*Soutine, recherché par la Gestapo, devra sans cesse changer de domicile. Chagall, Mané Katz, Lipchitz, Pascin et Kisling trouveront refuge aux États-Unis.*

*Quatre-vingts peintres et sculpteurs juifs de Montparnasse partiront pour les camps de la mort.*

*Les mots polémiques du poète juif allemand Heinrich Heine: "là où l'on brûle des livres, on finira par brûler des hommes" presque un siècle plus tard se révéleront vrais » ■*

rapporté par **Charles Tsyboula**

Extraits du livre : « École Juive de Paris »

Texte rédigé par Sara Nathan

Production ART, Bologne - Édition publiée par

CELIV Paris en 1995.

**Véra Steinfeld**

## Remords ? Regrets ?

En avril 1947, j'ai accompagné un groupe d'immigrants à New York. Il n'y avait pas encore de transports civils entre les États-Unis et la France; nous avons pris le train pour Göteborg (Suède). Quarante-huit heures de voyage.

Après la première nuit, un wagon-restaurant suédois ou danois a été accroché à notre train, et, à notre grande surprise, pour le petit déjeuner, il y avait de tout à manger; de la plupart de ces aliments, nous n'en avions plus que le souvenir!

Mon petit garçon de trois ans et demi n'avait encore jamais vu ce qu'il y avait sur la table. En France, il y avait toujours les tickets de rationnement et l'infâme pain de maïs.

Le train est arrivé en gare de Hambourg, complètement détruite; nous n'avions pas le droit de descendre. Une nuée d'enfants déguenillés couraient le long du train, quémandant de la nourriture. Je n'ai pas pu donner quelque chose à ces petits Allemands. Mon fils, lui, dont le père a été déporté avant sa naissance, avait fait ce jour-là son premier repas « normal ».

Ce souvenir me hante encore aujourd'hui. Ces enfants n'étaient pas responsables, mais c'était au-dessus de mes forces de les aider.

Est-ce un regret ou un remords? ■

## Pose des plaques commémoratives dans les écoles

À Paris, cela commença dans le XX<sup>e</sup> arrondissement par la pose d'une première plaque dans l'école de la rue de Tlemcen (d'où le nom de la première association) puis une autre école et encore une autre. Ensuite cela eut lieu dans d'autres arrondissements, le X<sup>e</sup>, le XI<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup>, le IV<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup> et cela ne s'arrête plus. En banlieue et en province, maintenant. Des amis bénévoles et dévoués, consultent les vieux registres des élèves pour trouver trace de ces enfants juifs qui furent déportés et qui, bien sûr, ne revinrent pas. Les différentes éditions du Mé-

morial de la Déportation de Serge Klarsfeld sont là pour confirmer leur disparition. Et pour ce travail de Mémoire, il faut aussi rappeler l'importance de l'œuvre visionnaire de Isaac Schneersohn et de ses amis qui, en 1943, eurent l'idée et la volonté de créer le CDJC, où se trouve aujourd'hui la trace sous des formes diverses de l'existence de toutes ces personnes, adultes ou enfants qui disparurent, parfois par familles entières dont il ne reste rien, sauf ces documents ou objets conservés précieusement dans ce Centre de Documentation.

### AMEJD XVIII<sup>e</sup>

L'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris a tenu sa première assemblée générale en présence d'une centaine de personnes, sous la présidence de Noël Veg. À l'initiative d'anciens élèves des écoles de cet arrondissement, l'association a été créée en novembre 2000, pour honorer la mémoire de plus de huit cents écoliers et apposer des plaques souvenir dans plus de soixante-dix écoles. Cette démarche est conduite avec la participation d'élus du secteur et avec l'accord des autorités concernées qui ont assuré leur appui. C'est un immense chantier, bien chargé émotionnellement qui s'ouvre pour les membres de cette association, qui doivent assurer les recherches dans les archives de ces établissements. Aussi souhaitent-ils d'avancer la bienvenue à toutes les personnes qui leur apporteraient leur concours ■

Renseignements:

Noël Veg - 21 rue Vauvenargues 75018 Paris - Tél. 01 46 27 66 32

### AMEJD XI<sup>e</sup>

Plus de 1200 enfants juifs du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris sont morts en déportation. Afin d'honorer leur mémoire « l'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du XI<sup>e</sup> » procédera le samedi 9 juin prochain au dévoilement de plaques commémoratives dans quatre écoles fréquentées par 84 d'entre eux. Les écoles sont situées 13 rue Bréguet, 13 rue Froment, 17 rue Alphonse-Baudin et 24 rue Saint-Sébastien. La cérémonie débutera à 10 heures devant l'école située 13 rue Froment. Elles se poursuivra devant l'école 17 rue Alphonse-Baudin à 10h45. Nous invitons toutes les personnes qui ont à cœur d'honorer par leur présence la mémoire des innocentes victimes de la barbarie nazie à assister à cette cérémonie placée sous l'égide de la Mairie de Paris, de la Mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement et de l'Académie de Paris ■

### AMEJO

L'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs d'Ozoir-la-Ferrière déportés (AMEJO) nous fait savoir qu'une cérémonie de pose de plaque sur une école de la ville, se déroulera le 9 juin 2001 à 10h30. Les noms de 15 enfants figureront sur cette plaque qui sera apposée sur la façade de l'École Arluizon située sur la place du même nom. Cette association œuvre avec la participation et l'aide de la Mairie d'Ozoir-la-Ferrière ■

AMEJO

15 rue Danton 77330 Ozoir-la-Ferrière  
Tél.: 01 60 02 66 13